

1. LE RÊVE

Je m'arrête devant un kiosque à journaux,

livres et revues. C'est du moins mon impression, bien que le vendeur, affairé à ranger sa marchandise, semble sur le point de fermer sa boutique. Je cherchais un livre intitulé « La raison de l'oiseau » ou peut-être, « La musique des oiseaux » ou alors... Ah oui, je me souviens à présent ; c'était plutôt « L'envol de la musique ».

Par envol, je pensais à l'acception courante du terme proche du voyage, de l'absence ou de l'effacement. Le vendeur s'imaginait que je l'interrogeais. Il se lança dans des détails très techniques que j'avais du mal à comprendre.

« Ce n'est point tant la musicologie qui m'intéresse, mais la musique en elle-même », lui répondis-je. Il me tendit alors une cassette et me dit : « Ecoutez ceci ». Je pris la cassette et lus au revers :

Musique de Quqans [1], Concerto pour piano.

*Interprété par l'Orchestre symphonique de Londres,
sous la direction de Sir Colin Davis.*

Tout à coup, alors que je lisais, je sentis que je m'envolais, m'envolais au-dessus du kiosque, entre les immeubles et, pénétrant par la porte étroite d'un balcon, je fis face à une personne penchée sur son bureau.

C'est avec joie que je m'aperçus qu'il s'agissait de Zahra [2]. Elle écrivait lentement, éclairée par une petite lampe qui ne dissipait qu'une infime partie de l'obscurité ambiante.

L'envie me prit alors de poser mes mains sur ses oreilles pour la laisser deviner qui j'étais. C'est là que je m'aperçus qu'elle portait un casque comme si elle était dans un studio d'enregistrement.

Elle écoutait et écrivait en même temps. Je me penchai au-dessus de son épaule, je l'entendis alors réciter des paroles qui s'imprimaient automatiquement sur le papier comme si elle écrivait en parlant :

*Toi, rai de lumière appelé Mozart
Je suis tes épis assoiffés, puisses-tu les pénétrer
Arrose à tous vents jusqu'à me consumer, abreuve-moi.
Oh ! Tribus de violons fous, faites-moi tanguer
Enivrez-moi, libérez-moi, envahissez-moi
Mon heure a sonné.*

Pendant que j'écoutais/parcourais la lecture/l'écriture, je captais chaque temps de musique, comme si sur les plateaux d'une balance, la voix de Zahra faiblissait et les sons de la musique s'élevaient. Je fermais les yeux et apercevais les vagues successives qui se répandaient en écumes blanches à l'orée de la conscience.

Que d'eau... Que d'eau... Que d'eau...

Une musique et un homme grand, visage noir, barbe blanche, yeux tristes, qui germent à la rose du printemps.

Qui êtes-vous ? « **Biragi Diop** » [3], répond-il, en souriant.

Puis j'entends sonner !

« Quqans... Quqans... Quqans... »

Est-ce le téléphone ? La porte ? Non, c'est la sonnette d'alarme.

Le sentiment d'un danger imminent m'envahi : un formidable danger, tel un séisme, un déluge, une épidémie, une guerre mondiale ou le Jugement dernier... Mais c'est un sentiment étrange, unique, au milieu d'une indifférence générale ; comme si l'alarme m'était destinée, retentissant sous l'eau ; la sonnette était bien là, vivante, elle vibrait mais restait invisible, ne prévenant que moi, tandis que j'étais au milieu des flots ; le torrent grandissait, s'amplifiait...

L'eau arrive à hauteur de ma bouche...

2. COMMENTAIRES DU RÊVEUR

[1] **Quqans** : oiseau légendaire dont le poète Al M'aari dit : « On prétend que cet oiseau chantait merveilleusement, qu'il vivait dans une ville grecque insalubre qu'Alexandre atteignit par la mer et que les eaux avaient vite recouverte.

« On prétend aussi qu'au fur et à mesure que sa mort approchait et sept jours avant le jour fatidique, le chant de l'oiseau gagnait en émotion. Au point où nul être n'était en mesure d'entendre le charme de la mélodie tant elle était capable d'anéantir.

« De plus, quelques jours avant la mort de l'oiseau, une joie intense et une gaieté fébrile l'envahissaient, l'empêchant de se taire.

« On prétend qu'un philosophe musicien voulut écouter *Quqans* dans ces moments-là. Mais il craignait, en le surprenant, de succomber

à son chant envoûtant. Il se boucha alors les oreilles et s'approcha de lui puis entreprit de desserrer peu à peu l'étreinte et ne les découvrit qu'au bout de trois jours. Il désirait en effet l'écouter graduellement pour ne pas être surpris d'emblée par sa mélodie qui risquait de l'achever.

« On prétend aussi que l'oiseau légendaire périt et que sa race s'éteignit complètement ; comme si la mer avait recouvert *Quqans* alors que ses compagnons, nuées d'oiseaux, se réfugiaient dans les nids de la nuit. De descendance, il n'en eut plus.

« Les philosophes prétendent aussi que les habitants des villes insalubres sont plus à même de transmettre toute chose que les habitants des villes saines. Car la pureté de l'air et l'eau douce invitent au plaisir du palais. L'excès de nourriture nuit à la compréhension ; les ancêtres ne disaient-ils pas qu'à *ventre plein, point de cervelle* ?

« On dit aussi qu'un roi voulut assassiner un philosophe ; il évita cependant de recourir à l'épée et lui offrit une coupe empoisonnée. Il prit soin de l'avertir cependant. Le philosophe eut une mine réjouie, il semblait heureux. Ses amis s'enquirent : " Que se passe-t-il, sage philosophe ? ". Il répondit alors : " Ne serai-je pas à la hauteur de *Quqans* ? " »

[2] *Zahra* : Une amie poétesse que la mort a foudroyée en pleine jeunesse. Elle aimait *Mozart* et l'appelait *Quqans* ; elle aimait la mer, *Sidi Ali* et sa moto qui a provoqué sa mort dans un accident de la route par un matin pluvieux. Elle n'a rien publié car elle écrivait des poèmes pour elle et ses amis. Cependant, elle n'aimait pas mes poèmes. Je protestais quand je la voyais les jeter à terre :

— Tu ne comprends rien, je suis un poète surréaliste !

Elle répondait alors sur un ton ironique :

— Surréaliste ? Il est certain que tu déformes le mot. Tu es un poète

« salérien », tu es de la lignée de *Saliéri* et non de celle de *Mozart*.

Tu es toujours un poète du dimanche. Tu envies toujours les vrais créateurs. J'ai peur qu'en restant avec toi, tu décides de m'assassiner une nuit en m'administrant du poison. Je te prie de me le faire savoir en avance. Le discours funèbre que j'écrirai alors sera éblouissant !

Je dirai par exemple :

Une mer de feu lointaine s'approche

Alors que je suis debout sur la rive

Le soleil est au firmament

Et mon cœur est si triste

La mer s'absente...

Qu'en penses-tu ?

Elle mourut deux jours plus tard. Je ne l'enviais pas comme elle pensait. Je l'aimais et j'aimais ce qu'elle aimait. Plus précisément,

l'idée d'aimer ce qui lui plaisait m'enchantait.

A présent, est-ce que j'aimais vraiment ce qu'elle aimait ? Elle aimait pourtant la mort et me reprochait d'être saisi par la phobie de la mort. C'est triste, disait-elle, car la création c'est la mort et quiconque a peur de sa femme ne pourra avoir de descendance. Est-ce pour cela que je suis aujourd'hui vieux, célibataire et stérile ?

[3] **Birago Diop** : poète sénégalais. La veille du rêve, j'avais lu un de ses poèmes où il écrivait :

*Ecoute les arbres gémir dans le vent
Ce sont là les soupirs des ancêtres
Ceux-là qui sont morts ne nous ont pas quittés
Ils sont dans l'obscurité qui s'éclaire
Et dans l'ombre épaisse
Ils sont dans l'arbre qui tremble
Ils sont dans la forêt qui gémit
Ils sont dans l'eau qui coule...*

3. LA CLEF DU RÊVE

Le jeune interprète :

— Le rêve est une sorte de double schizophrénie ; il déchire l'être du rêveur entre d'une part *l'identité et la liberté* : c'est un fantasme mental qui transgresse la réalité car le rêveur ressemble à l'homme qui dépose une plainte contre ses deux épouses en prétendant qu'elles sont jalouses, que chacune le pousse à divorcer d'avec l'autre, qu'elles le nourrissent de potion empoisonnée, qui explique une digestion difficile et de terribles maux d'estomac. S'il venait à mourir, elles en seraient les seules responsables. Après enquête, on découvre que l'homme est célibataire et que les deux femmes en question sont respectivement l'épouse de son père et l'épouse de son voisin.

En réalité, le rêveur n'a pas d'identité propre car l'identité implique la tranquillité d'esprit alors qu'il est de nature inquiète ; il est aussi privé de liberté car la liberté signifie la puissance alors qu'il est impuissant.

La double schizophrénie déchire, d'autre part, l'être du rêveur entre *la créativité et la mort*. Il s'agit d'un complexe qu'on pourrait appeler provisoirement *complexe inversé de Shéhérazade*. Car le rêveur imagine que chaque poème qu'il rédige le rapproche de la mort.

D'où cette impuissance devant l'écriture de la poésie et ce bruit de sonnerie qui retentit en permanence dans ses oreilles annonçant la levée de l'aube et lui intimant de se taire, lui qui n'avait nullement pris la parole.

Je propose le remède psychodramatique et plus précisément

le rôle de *Hamlet*. Si le malade joue ce rôle deux fois par semaine, seul, à la clinique et non sur scène, en l'absence de comédiens et sans la scène finale, cela l'aiderait, à coup sûr, à évacuer ses émotions et à prendre conscience de la vacuité de son existence.

L'interprète dans la force de l'âge :

— On raconte qu'un médecin du nom de Tchékov écrivit, un jour, un récit dans lequel il imaginait un médecin travaillant dans un asile psychiatrique. Le médecin était si fidèle et dévoué à ses malades qu'il finit par devenir leur semblable. On raconte aussi que Tchékov évita de sombrer dans la folie en écrivant ce récit.

Aussi, je conseille à mon jeune ami d'écrire un récit dans lequel il imagine un rêveur qui fait un rêve et un interprète qui lui explique son rêve. Peut-être cela l'aidera-t-il à se délivrer des omissions dans lesquelles s'enlisent ses malades car l'interprétation qu'il a avancée n'est rien d'autre que la projection des hallucinations très en vogue à la télévision sur le conflit entre les Arabes et l'Occident, entre l'authenticité et la modernité ou entre le Nord et le Sud... etc., etc.

Pourtant le rêve est simple. Il n'est que l'expression de la nostalgie que ressent le rêveur dans la force de l'âge vis-à-vis de son enfance. Enfance qu'il perçoit plus clairement à présent.

L'enfance est une galaxie lointaine. La lumière qui émane de ses événements ne nous parvient que longtemps après qu'elle se fut écoulée. En réalité, nous n'avons une vue claire de l'enfance qu'au cours de la vieillesse et seules les personnes âgées appréhendent l'enfance en toutes choses.

Le jeune interprète :

— C'est toi qui le dis.

4- CLEF DE L'INTERPRÉTATION:

- A, B, C... Ecris.
- Tu n'écriras que les événements anciens.
- A, B, C... Lis.
- Tu ne liras que toi-même.
- Mais qui es-tu donc ?
- Je..., dit-il et se tut.

Casablanca, juin 1999.

AHMED BOUZFOUR, professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Casablanca, est né en 1954 dans la région de Taza. Il a écrit plusieurs recueils de nouvelles et d'essais de critiques littéraires, dont *Chasseur d'autruches*.